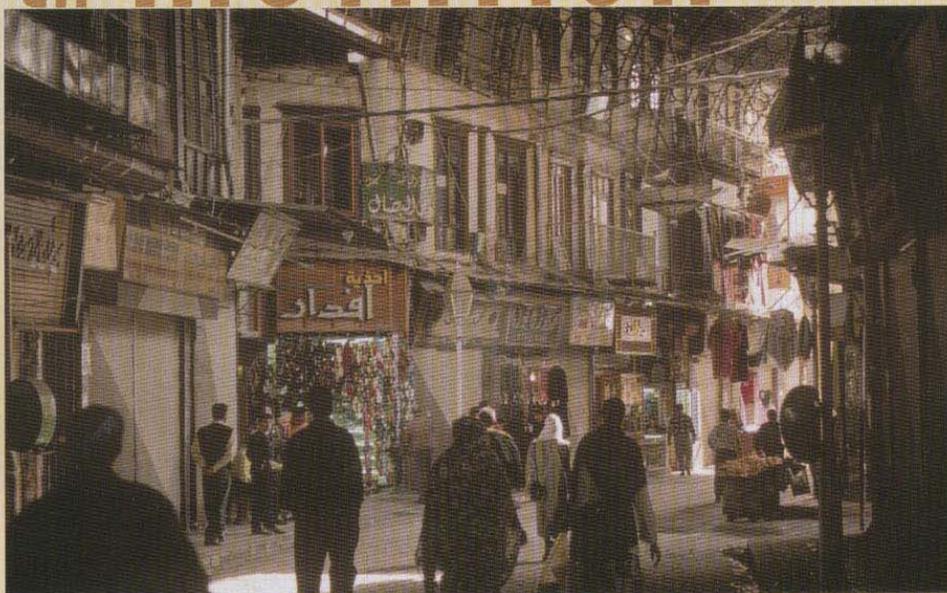


1860-1918
Damas,
une ville
EN MUTATION par
Stefan Weber



© HARRY GRUYAERT / MAGNUM PHOTOS

*Damas, bazar
près de la
mosquée des
Omeyyades.*

Damas a été au XIX^e siècle le théâtre de transformations rapides. Les bouleversements draconiens du XX^e siècle ont été précédés par une phase de modernisation moins connue. Le dernier chapitre de la domination ottomane en Syrie (de 1516 à 1918) a été marqué par des changements de grande envergure, en particulier après les réformes provinciales de 1864 et les efforts de centralisation. Durant cette ère de modernisation, le renforcement du pouvoir central ottoman grâce aux moyens dont furent dotés l'administration, l'armée, les transports (nouvelles routes, bateaux à vapeur et, plus tard, chemins de fer) et la communication (télégraphe) a permis de raccorder les villes de l'Empire au nouveau réseau international.

L'impact fut immense sur les villes des provinces ottomanes, notamment Damas. Puis l'année 1918 a tourné la page sur le chapitre ottoman de l'histoire de Damas, et quelques années plus tard, le début du mandat français (1920-1946) sonna l'avenue de l'influence européenne.

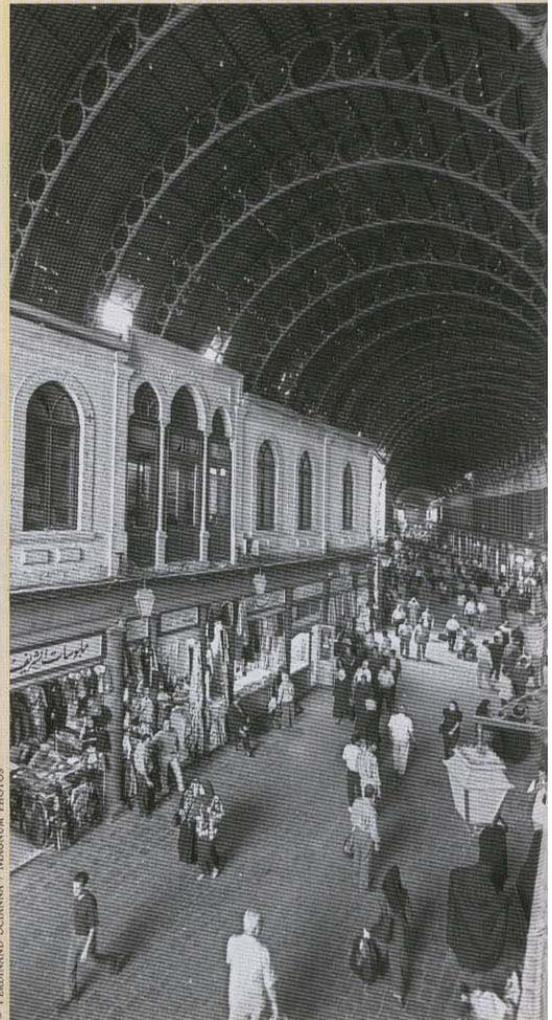
Ce nouveau contexte administratif, politique et économique de la fin du XIX^e siècle s'est non seulement répercuté sur le tissu social, mais aussi sur la physionomie urbaine de Damas. La modernisation des structures étatiques et de l'organisation de la société a entraîné un grand nombre de modifications dans le langage architectural damascène. La composition, les techniques et les motifs s'orientaient vers ce qui était considéré comme moderne à Da-

mas, et il s'agissait là de modèles copiés sur la capitale Istanbul et sur l'Europe. Dans les bâtiments administratifs et commerciaux tout comme dans les immeubles de rapport, les innovations se sont imposées en adaptant au goût régional les modèles et motifs importés, ou en développant des solutions propres.

Les nouvelles institutions exigeaient de nouveaux locaux, qui affectèrent le paysage urbain en même temps que les changements socio-économiques et culturels y laissaient leur empreinte. La place Marjé, qui constitua un nouveau centre-ville *extra-muros* «sur la plaine verte» à partir de 1866, a été l'un des lieux privilégiés de cette évolution.

On y bâtit des bâtiments administratifs (sé-rail, police, mairie, cour de justice, etc.), des édifices publics (théâtre, hôtels, cafés et jardins) et des infrastructures (tramway et chemins de fer, ponts et routes). Le conseil municipal, pour lequel une mairie fut construite en 1893/94, avait créé pour la première fois une commission explicitement dédiée à l'urbanisme. Des conseillers municipaux élus délibéraient et décidaient de planification urbaine, aidés d'ingénieurs de la ville chargés de la conception et de la réalisation des constructions publiques (en particulier des routes) et du respect des nouvelles lois relatives à la construction. Ainsi, les dernières années du pouvoir ottoman à Damas ont vu l'édification de nombreuses institutions et équipements, des infrastructures au service de la santé, des transports et de l'éducation dotées d'une planification centralisée. Il convient de mentionner avant tout l'hôpital 'Urabi, remplacé aujourd'hui par une copie moderne en ciment, la gare du Hedjaz, qui avait fait l'objet d'une offre d'appel du conseil municipal (1909 - bâtiment actuel inauguré en 1917), ou la rue impressionnante du bazar (souk) Hamidiye (1886 et 1894).

Le bureau d'architectes Apéry-Haju a joué un rôle majeur dans la politique de construction du conseil municipal. Le Français P. Apéry est mentionné dans les annales ottomanes des années 1310-11/1893-94 à 1318/1900-01 comme ingénieur en chef (*sar muhandis*) du conseil municipal et comme «ingénieur architecte de la ville de Damas» dans un épigraphe datant de 1904. À ses côtés œuvrait Muhammad Bashir Afandi ibn 'Abdallâh Haju (1870-1942), né à Alep, qui entra au bureau d'ingénieurs de la ville de Damas en 1891 ou 1897 après des études à Istanbul, et resta au service de celui-ci jusqu'en 1929. Après la mort de P. Apéry, il fut nommé *sar muhandis* à Damas. C'est probablement à ces deux hommes que nous devons les immeubles de l'administration ottomane érigés au



© FERDINAND SCIANNI - MAGNUM PHOTOS

tournant du siècle. Ainsi, les bâtiments tels que la mairie sont aussi proches de l'architecture provinciale française que de celle, officielle, de l'État ottoman en province.

De manière générale, nous connaissons très peu de noms d'architectes. Les deux architectes étrangers de Aranda et D'Aronco, dont le contexte biographique est connu, sont une exception. Architecte à la cour du sultan pendant de longues années, Raimondo D'Aronco (1857-1932) fut un des plus grand représentants de l'Art nouveau. Il dessina à partir d'Istanbul la colonne commémorative de la ligne de télégraphe du Hedjaz, une fontaine jamais réalisée et le sanctuaire de Saint-Jean dans la Grande Mosquée des Omeyyades. Fernando de Aranda (1878-1969), d'origine espagnole, signa plusieurs grands ouvrages tels que la maison de commerce 'Abid et la gare du Hedjaz.

Damas,
les arcades.

Si les noms et les biographies d'architectes sont rares, les nombreux bâtiments préservés nous donnent des informations lisibles sur les nouvelles voies empruntées par l'architecture ottomane tardive à Damas. Les bâtiments publics de la période réformiste se distinguent des quelques édifices administratifs traditionnels ottomans, tels que le Saray ou la cour de justice, à la construction centrée autour d'une cour intérieure. Les nouvelles écoles, théâtres, gares, hôpitaux et bâtiments administratifs sont des constructions en pierre disposées isolément comme le nouveau Saray et la préfecture de police (tous deux de 1899/1900) et correspondaient à des bâtiments d'Istanbul de l'époque réformiste. Eux-mêmes étaient déjà des interprétations de formes architecturales européennes. D'autres édifices publics construits à peine plus tôt (par exemple la cour de justice de 1883 et le bureau des postes et du télégraphe de 1878-80) intégraient l'architecture d'habitation anatolienne (les *konaks*) dans leur plan de surface et leur façade. Si depuis le milieu du XIX^e siècle les modèles néoclassiques dominaient dans les nouveaux bâtiments publics (alors que les maisons d'habitation suivaient le baroque ottoman), des tendances néo-orientales se sont dessinées à partir du tournant du XX^e siècle et ont connu leur apogée sous le mandat français.

À partir de la fin du XIX^e siècle, le centre commercial traditionnel de Damas fut le théâtre de restructurations considérables. Des rues commerçantes généreuses ont été tracées à travers les ruelles étroites du souk (entre autres al-Hamidiya et Midhat Bacha), d'autres ont été élargies (al-Buzuriya) ou réaménagées (al-Sayyagin). Plus de la moitié des bâtiments commerciaux de la vieille ville datent, dans leur forme actuelle, du tournant du siècle. Le réaménagement du centre marchand de la ville peut se lire sur deux niveaux. D'une part, les façades, rues et boutiques des grands souks ont reçu un nouveau design rappelant les galeries populaires de même époque en Europe. Les boutiques ne sont plus obscurcies par les estrades pour la vente (*mastab*), inter-



© HABIB GRUNBERG - MAGNUM PHOTOS



© MICHEL ERENHOLT

Façade composite à Alep.

dités et enlevées en 1864. Des magasins plus grands, dotés de vitrines, invitaient à présent le chaland à entrer. La façade de design néoclassique qui s'élevait souvent sur deux étages couvrait de manière homogène la rue commerçante moderne.

D'autre part, le bazar connaissait d'autres transformations. Ses institutions devaient prendre en compte les mutations de l'économie mondiale et de la révolution des transports. Au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle des hôtels sont apparus pour la première fois dans le nouveau centre-ville autour de la place Marja. En tant qu'héritiers directs des caravansérails (*khân*), ces hôtels ont repris leur fonction de centres marchands avec hébergement. En revanche, les caravansérails situés à l'intérieur de la ville qui accueillaient les voyageurs commerçants traditionnels et leurs marchandises furent changés en simples grands magasins, en manufactures ou en entrepôts. D'un autre côté, les nouveaux hôtels n'offraient pas seulement l'hébergement comme la majorité des hôtels européens, mais intégraient, comme par exemple le Victoria ou le bâtiment 'Âbid, des magasins et des comptoirs. Les grands palaces damascènes du tournant du siècle remplissaient donc également des fonctions marchandes. En conséquence, il n'y eut plus de création de nouveaux caravansérails à la fin du XIX^e siècle, mais plutôt de bâtiments plus petits servant uniquement de magasins. De nouvelles banques et de grandes maisons de commerce s'établirent dans le nouveau centre économique de la ville pendant que les bains, les écoles et les mosquées disparaissaient peu à peu de cette partie de la ville.

L'architecture des maisons connut également un changement dans les techniques et les motifs de leur décor. Des meubles européens furent introduits, des plans de surface traditionnels significativement modifiés, et un style de maison entièrement nouveau fut importé d'Europe et adapté au goût local. L'architecture domestique damascène a donc également vécu une transformation radicale jamais connue au cours des siècles précédents. ■

Alep, l'hôtel Baron.

STEFAN WEBER

Institut d'Etudes Orientales de Beyrouth